Catherine GÉSIOT et Catherine GRAVIER

ANGELO

Les silences du passé

Récit biographique
Calli'Rédaction®

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Catherine Gésiot, 2020 et
© Catherine Gravier, Calli'Rédaction, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Les auteurs sont seuls propriétaires des droits et responsable du contenu de cet ebook.

« Je suis très heureuse d'avoir pu contribuer à votre travail extraordinaire. »

Christa KOCHENDÖRFER
Coordinatrice du Zeitgeschichte MUSEUM

« Madame Gésiot, merci de m'avoir associé à votre travail de recherche, de savoir ce qui s'est passé pour Angelo et participer à sa mémoire. »

Patrice LAFAURIE
Membre de l'Amicale de Mauthausen

PARTIE I

CETTE VIE PARMI LES TIENS

1

Comelico Superiore – Blotzheim

Angelo Gésiot : c'était ton nom. Cette histoire a commencé sur un fait banal. Alors que la vie venait de bousculer l'histoire de ton fils, mon oncle Marcel et son épouse Maguy, un déménagement vers une maison de retraite s'imposait pour eux. La terrible maladie qui envahissait notre tante ne leur permettait plus de vivre ensemble en toute sécurité. Un épisode dramatique montrait une fois de plus que la maladie d'Alzheimer bouleversait des vies, changeait souvent l'un au détriment de l'autre et que le plus souffrant n'était bien souvent pas le malade lui-même mais celui pour qui la réalité avait encore tout son sens. Pour leur sécurité et n'ayant plus le choix, Maguy devait être

prise en charge, permettant à l'oubli de faire irrémédiablement ses ravages tout en limitant les risques pour Marcel. Ce dernier, ni malade, ni dépendant ou trop âgé pour rester chez lui se plia à la seule décision qui lui vint du cœur : ne pouvant se séparer de son épouse, il décida de ne pas la quitter et accepta de vivre au rythme et heures de ce nouvel environnement qui ne lui était pas encore adapté. Par amour pour elle, il accepta l'enfermement, la coupure de cette vie sociale qu'il pouvait encore avoir, l'organisation et la rigueur de ces foyers pour personnes âgées qui ne lui correspondaient pas encore, pourtant si importants pour leurs bénéficiaires et pour Maguy. Pour Marcel, la prise en charge de sa femme et la qualité de ses derniers moments de vie, avec ou sans mémoire, passaient bien avant son propre confort. Ne prouva-t-il pas son amour lorsque quelques temps plus tard, envahi par l'âge, il continua à chercher et appeler son épouse disparue…

Leurs filles, Laurence, Nathalie et Isabelle savaient que dans ce cadre sécurisé, leurs parents bénéficieraient de toute l'attention

que l'état de santé de Maguy nécessitait. Mais pour que cette transition ne soit pas trop difficile et pour que Marcel se sente « un peu chez lui », il allait falloir aménager ce nouvel environnement de quelques biens matériels qui lui faciliteraient la vie, adoucissant cette nouvelle étape en mettant un peu de baume au cœur, comme un brin de famille dans ce qui serait leur dernier logement. Étant donné les circonstances et sa disponibilité, c'est Isabelle, ma plus jeune cousine, qui endossa la responsabilité de cette triste tâche. Elle fut donc dans l'obligation comme tous ceux ayant traversé ces épreuves, de vider cette maison alors promue à la vente, de mettre son nez dans leurs affaires, dans ce monde qui était celui de leurs parents et qui ne les concernait plus. Disposée à se mettre au travail, elle dut ouvrir les tiroirs, les placards, plonger les mains dans cette vie privée toujours connue que de sa place d'enfant. Sans vraiment savoir par où commencer, elle entrait petit à petit dans l'intimité de ses parents, dans leur univers qui jusque-là n'appartenait qu'à eux. Rien n'avait vraiment changé depuis qu'ils avaient quitté la maison

familiale de St Priest. Leurs filles n'avaient jamais vécu ici mais Isabelle connaissait par cœur les moindres recoins de ces pièces, l'emplacement du moindre bibelot, de la moindre photo. Seule ici, dans cette maison, au milieu de tous ces petits détails porteurs de tant de souvenirs, elle poursuivait sa tâche, accomplissant ce devoir sans rien attendre en retour. Bibelots, factures, courriers, albums photos, magasines ou livres s'entassaient machinalement dans des cartons attendant ce moment où quelqu'un pris de courage fasse le tri dans ces vieilleries aujourd'hui désuètes. Quelques papiers, quelques pochettes étaient là, rangés depuis si longtemps, soigneusement. N'attachant aucune importance à cela, elle poursuivait sa lourde besogne, passant par-dessus la fatigue et la difficulté de ces instants qui s'imposent aux enfants devenus adultes face à leurs parents maintenant plus fragiles. Elle découvrait quelques petits détails traduisant à eux seuls les nouveaux gestes de ce couple dont la vie était bien éloignée de celui des premiers jours, un duo vieilli dont l'histoire aujourd'hui écrivait une nouvelle page.

Quelques semaines plus tard, alors que Marcel et Maguy étaient bien installés et que le calme revenait dans leurs vies, Isabelle m'apporta un amas de papiers dont elle ne savait que faire. Très perspicace et connaissant mon intérêt pour l'histoire de notre famille, ma jeune sœur Valérie lui avait vivement conseillé de me laisser en faire le tri avant l'irrémédiable trajet aux ordures. C'est donc avec beaucoup d'émotion que je saisis délicatement ces quelques feuilles qui laissèrent d'abord dégager une odeur de renfermé, de vieux papier et d'encre. Le souffle presque coupé j'examinais alors tout cela, le cœur palpitant, les yeux brillants de curiosité et d'émotion tel un chercheur d'or trouvant sa première pépite ou une maman devant son premier-né. Un véritable trésor. Chaque carte, chaque papier semblait si fragile entre mes mains. Ces vieilles photos en noir et blanc, ces lignes écrites maladroitement mais tellement remplies d'amour que l'on ne pouvait qu'envier celle à qui elles étaient destinées. Des actes de naissance, des actes de mariage, des papiers jaunis par le temps mais porteurs encore de

ces écritures anciennes où l'on sent le poids de la moindre virgule, l'importance du moindre mot et la véracité du baiser plein de tendresse qui sert de point final. Puis, au milieu de tout cela, deux pages brunes, papiers pelures sur lesquels le temps semblait s'être suspendu. Sans la moindre égratignure et si peu de froissure que l'on avait l'impression que tout s'était arrêté là. Une liste. Une liste de deux pages sur lesquelles en face de chaque numéro apparaissait un nom et un prénom. Une date, un en-tête et les quelques premières lignes qui au fil de leur lecture laissaient un froid dans le dos, l'impression de sortir d'un autre temps. Ces lignes attendaient depuis tant d'années celui ou celle sur qui elles déclencheraient une étincelle, une curiosité, l'envie d'en savoir plus et peut être la peur d'en savoir trop. Comment cela était-il possible ? Bien entendu, je parcourus ces noms à la recherche d'un Gésiot. 1- AUPETIT Fernand… 5- BRONZINA Marcel… 8- CHAISE André… Mon regard accéléra le long de cet alphabet et s'arrêta subitement au numéro 13. Le souffle coupé, je lisais et

relisais sans trop y croire… Notre nom, écrit là en toutes lettres…ou plutôt celui de notre grand-père : GÉSIOT Angelo.

Pourquoi avais-je si peu entendu parler de ton histoire ? Pourquoi n'avais-je pas pris plus de renseignements sur toi auprès de Mamie ? Pourquoi ne lui avais-je jamais demandé quel avait été ton métier, quelle avait été sa vie avec toi ? Pourquoi même mon propre père n'avait jamais abordé ce sujet ? Pourquoi. Pendant très longtemps ce mot était resté ancré en moi et je devais aujourd'hui m'en faire une raison. Pourtant, la réponse était simple : ne pas parler de toi pour ne pas déranger, ne pas bouleverser cet équilibre, se protéger, te protéger, comme si un nuage de pudeur enveloppait cette période, comme si chacun savait déjà tout, sans même poser de questions. Peut-être parce que ma grand-mère avait décidé de vivre dans le présent, profitant de cette vie quasiment luxueuse pour elle, loin des tourments et des tristesses de sa jeunesse. Parce que notre oncle Marcel et notre père Angelo avaient peut-être décidé de ne plus porter le lourd poids de cette histoire.

Probablement plus habitués à vivre au jour le jour et conscients de l'importance du présent, ils avaient certainement eu pour objectif de désormais traverser la vie sans retour sur ce passé et ce n'était ni la petite fille que j'étais, ni l'aube de ce XXème siècle qui allaient ébranler cette paix qu'ils avaient tant méritée. À l'école, j'aimais l'Histoire ancienne, mais comme la majorité des élèves, je n'avais pas vraiment d'intérêt pour celle du XXème siècle. Beaucoup d'entre nous n'accordions qu'une attention très brève à ces deux grandes guerres, souvent taboues dans les familles et dont on ne montrait que d'effroyables images. Si pour les élèves d'aujourd'hui, ces années 1914 et 1939 paraissent éloignées, cette période du programme, pas si loin de nous « à l'époque », était souvent une partie délicate pour bien des professeurs. Les élèves ayant déjà souvent leur point de vue selon les dires ou les silences de leurs parents et grands-parents, un grand soupir résonnait dans les salles de classe à l'annonce de ces chapitres. Si certains étaient aptes à comprendre tous ces rebondissements, ces dates et ces

sordides informations ; pour ma part, je n'avais pas encore ce brin de curiosité ou ce recul qui vient souvent à l'âge adulte et qui nous fait porter un autre regard sur le passé.

Aujourd'hui, ce que bien des professeurs avaient tenté de faire comprendre à leurs élèves se révélait être une évidence ; une attirance, l'envie d'en savoir plus et la prise de conscience que finalement bien des familles pouvaient faire partie de ces manuels d'école. Je portais un nouveau regard sur l'histoire de cette guerre dont j'avais pourtant tant entendu parler. Je réalisais que c'était grâce à tout ce que le passé nous avait laissé que nos historiens avaient pu en rendre des témoignages pour les années à venir ; mais aussi que beaucoup d'histoires de familles et de soldats manquaient à l'appel. Beaucoup d'anonymes avaient participé de quelque manière que ce soit à ce triste passage de notre pays et étaient partis dans l'oubli par malchance ou manque d'intérêt. Sur ces 44 noms défilant sous mes yeux, combien de familles avaient pu avoir la chance de retrouver intacts ces deux papiers bruns ? Combien de chances il

y avait-t-il pour que ces documents remis à ma grand-mère ne soient pas froissés ou détruits par colère, tristesse ou désarroi ? Il me vint alors à l'idée qu'elle les avait intentionnellement conservés pour que l'on sache ce qui était arrivé à Angelo. Pour que devant l'imprévisibilité des jours à venir, au cas où elle-même disparaisse, quelqu'un sache où le chercher. Persuadée que ces papiers avaient eu une réelle importance pour elle, je me promis de leur faire à mon tour traverser le temps et transmettre ainsi à ma façon l'histoire de mes grands-parents. Tout cela ne pouvait s'arrêter là, tous ces efforts ne pouvaient être vains. Je décidai alors d'apporter ma pierre à l'édifice de ce devoir de mémoire, de passer le relais d'information à la génération suivante. Pour mes enfants et petits-enfants j'effectuerai les recherches qu'il m'était possible de faire afin de mettre un peu de lumière dans la noirceur de cette histoire. Sans savoir encore l'ampleur que cela prendrait dans ma vie, sans savoir que je vivrai de grandes choses et que je voyagerai sur les traces de mon grand-père, je rangeais tout cela dans les papiers de mon père et

refermais ce dossier cartonné caressant de la main cette couverture lisse et froide sur laquelle était simplement inscrit : Papa. Ce nom affectueux écrit de la main de mon père animait en moi beaucoup d'émotion. Pendant très longtemps, le simple fait d'ouvrir cette pochette faisait couler sur mes joues d'incontrôlables larmes. Aujourd'hui Marcel n'avait plus toute sa mémoire et mon père Angelo n'était plus là pour m'éclairer sur ce passé. Il restait bien Yvette, la nièce de mon grand-père Angelo, première fille de sa sœur ainée Lisa, mais son grand âge et la distance géographique n'allaient pas me simplifier la tâche dans ces recherches d'informations. De plus en plus curieuse et passionnée, j'abordais alors le sujet avec ma famille proche et il se trouve que c'est ma maman Marie Claude, dite Claudette qui se révélait être la gardienne de tous ces souvenirs. Par chance, elle avait été très proche de ma grand-mère et de femme à femme, avait pu être tantôt la confidente, tantôt l'oreille attentive de sa belle-mère qui sans le savoir lui avait passé le flambeau de la force des femmes de notre famille. Avec sagesse et

pour ne pas perdre le fil de cette histoire qui débutait, nous commencions par un simple arbre généalogique griffonné sur une feuille volante. Cet arbre sans allure, début de ce parcours, étalant ses maigres bras au bout desquels nous allions devoir reconstruire au mieux ce que chacun avait pu laisser derrière lui : l'histoire de la famille Gésiot, écrite au mieux, à travers les yeux et les souvenirs de ma mère. À travers ces papiers que nous allions devoir traduire, trier et conserver mais surtout avec tout notre cœur. Nos sentiments et la passion allaient nous unir comme nous ne l'avions guère été auparavant.

Nous commencions simplement.

Emportée par l'émotion j'examinais alors de plus près tout ce que contenait ce document. Je n'en croyais pas mes yeux. Je n'imaginais pas encore toute l'importance qu'allaient prendre pour moi ces vieux papiers, ni l'élan de partage de mémoire que cela allait déclencher en moi. Je sentais bien que ma curiosité allait être sans limite et me préparais à cela sans même savoir qu'une nouvelle page de l'histoire de notre famille allait s'écrire à partir de ce jour. À quoi notre

grand-père pouvait-il être mêlé ? Qu'avait-il pu faire, alors que notre famille ne descendait ni de rois héroïques, ni de princesses majestueuses ou de grands historiens pour que son nom figure sur ces papiers gardés si précieusement ? L'histoire de notre famille, nous ne nous en étions pas trop préoccupés. À nos yeux, elle n'avait guère plus d'importance que les autres, rien de particulier ne nous avait été raconté par nos anciens. J'avais bien des souvenirs de ma grand-mère, Maria, cette femme forte et autoritaire mais tellement gentille que je pouvais passer des jours entiers de vacances chez elle, sans même me rendre compte du temps qui passe. Une grand-mère adorable, attentionnée, solide, vraisemblablement le pilier de cette famille, qui sut à elle seule emplir ma mémoire de tant de bons souvenirs. Souvenirs de ces vacances, passées avec ma cousine Laurence ainsi qu'Annie, une cousine de mon père, où pendant deux mois, nous pouvions profiter de la beauté de la nature qui entourait le village de Collonges-sous-Salève[1]. Situé entre St Julien en Genevoix et Annemasse, à quelques

kilomètres de la frontière suisse, c'est dans ce bourg tranquille que le temps ralentissait. Les sentiers qui nous entouraient et cette magnifique montagne faisaient de nous pour quelques temps de Haut-Savoyardes, emplies de liberté, partageant des moments formidables bien loin des tumultes de notre vie citadine et de cette rentrée des classes qui pour l'instant était le dernier de nos soucis. Toujours avec la même gentillesse, notre grand-mère Maria nous recevait chaque été, nous, les ainées de chacun de ses fils ainsi que la fille de Jany, sa sœur adoptive, étant aux petits soins pour nous et nous accordant toute sa confiance. Une entorse à cette habitude nous permit une année de faire découvrir à ma cousine cadette Nathalie, les secrets de ces magnifiques moments habituellement passés en trio. Toi grand-père, je ne t'avais jamais connu, comme beaucoup d'autres petits-enfants à cette époque. Sans même poser de questions, je savais qu'avec toi Mamie avait été heureuse, qu'avec tout votre amour vous aviez élevé deux garçons ; d'abord l'oncle Marcel puis mon père Angelo qui avait porté le même prénom que toi avec

tant de fierté tout au long de sa vie. Je savais même que tu avais grand cœur car ce petit Marcel que Mamie avait eu avec un autre homme avant toi, tu avais su l'aimer, l'éduquer et tel ton fils le reconnaître. La preuve en était, dans la bouche de mon père, Marcel avait toujours été son grand frère : son frangin. Grâce à toi il n'était plus l'enfant illégitime, le bâtard ou autre nom dont il avait sûrement souffert durant les trois ans où il avait été seul avec Maria et ce malgré tout l'amour qu'elle avait pu lui donner. Grâce à toi, elle n'était plus la jeune fille mal vue, laissée enceinte hors mariage sans la moindre consolation pouvant alléger ses peines. Tu avais su lui apporter la plus grande preuve d'amour qu'il soit, tu avais pu être alors plus fort que tous les jugements, toutes les rumeurs et médisances qu'elle avait pu subir. Tu avais pu lui offrir ce qu'elle avait toujours voulu : un amour vrai et une famille soudée. De ta force et ta droiture, mon père avait hérité et je ne pouvais imaginer une seconde que tu sois sali de quelque manière que ce soit. Alors pourquoi ton nom sur cette liste et pourquoi ce pincement dans mon cœur ?

Lorsque je pris conscience de ce que je tenais entre les mains, mon sang se glaça. Toi : mon grand-père. Toi : le père de mon père, l'amour chéri de ma grand-mère : Tu avais été déporté. Comme les 43 autres ouvriers se trouvant sur cette liste, ta vie bascula ce 12 février 1944.

*

C'est en Italie que tu vois le jour le 15 août 1914 à Comelico Superiore[2], petit village de la province de Belluno dans la région de Vénétie au nord-est de l'Italie. Situé entre Danta et San Pietro di Cadore, c'est dans cette région montagneuse des Dolomites que tu grandis. À quelques kilomètres de la frontière Autrichienne, malgré la beauté des paysages, des étés courts et frais et des hivers enneigés qui font la joie des enfants, la situation économique instable de cette région a, quelques années avant ta naissance, poussé tes parents Alessandro et Antonia à quitter leur pays et partir pour la Suisse. C'est là que ta sœur

Lisa vient au monde quelques temps avant que l'appel de leur terre natale ne les ramène à Comelico. Malheureusement, dans cette époque déjà tourmentée, bien d'autres difficultés obligeront ta famille à connaître l'exil. En ce début du mois d'août 1914 soit quelques jours avant ta naissance, la Première Guerre Mondiale est officiellement déclarée. Ta famille se trouve alors sur le chemin des premières tensions. Le Monte Cavallino, appelé en français Le Grand Kinigat, qui culmine à 2 689 m d'altitude accueille sur ses flancs les premières troupes de l'Empire Austro-Hongrois qui tente de s'emparer de cette montagne et contrôler ainsi ce bout de frontière des Alpes carniques. C'est le début de la guerre des montagnes, Préalpes orientales méridionales qui en portent encore les traces aujourd'hui.

Un peu plus tard, afin d'échapper à ces tensions d'après-guerre et espérant une vie meilleure, c'est à Blotzheim[3], en Alsace que tes parents tentent un nouveau départ, travaillant sans relâche dans ce pays en manque de main-d'œuvre, contribuant ainsi à leur mesure à sa reconstruction. Là-bas tes

sœurs Fedora en 1920 et Iolanda en 1924 viennent agrandir votre famille, suivies peu de temps après par ton jeune frère Olindo. Dans ce nouveau pays, la vie reprend son cours et le temps passe. Tu grandis sur ces terres du Haut-Rhin entouré de tes frères et sœurs à quelques kilomètres de la frontière Suisse Allemande.

Comme beaucoup de femmes à « l'époque », ta mère Antonia ne travaille pas mais se consacre entièrement à ses cinq enfants, à son époux, à l'entretien de la maison et autres tâches avec les quelques moyens dont elle dispose à l'époque. Moyens que nous connaissons bien et qui à eux seuls sont la preuve de la pénibilité d'une telle vie. Mais ayant toujours été habituée à vivre dans le confort, tout devient d'autant plus difficile pour Antonia. Il revient aujourd'hui à la mémoire d'Yvette qu'Antonia venait d'une lignée de nobles très aisés. Mais la valeur de l'homme ne tenant pas à sa richesse, le frère d'Antonia dont la vie était faite de débauche, buveur et sans cesse pris au jeu dilapida sans scrupule la fortune de sa famille. Ainsi, pour honorer ses dettes il alla jusqu'à vendre le

blason de sa famille au plus offrant. Ni la mémoire d'Yvette, ni l'histoire ne dit ce qu'il advint de cet homme mais désormais Antonia se réfugie dans l'amour que son époux peut lui donner et inculque à ses enfants toutes les valeurs qu'elle a pu retenir de son enfance et des souffrances de sa famille. Alessandro ton père subvient aux besoins des siens en travaillant au barrage de Kembs[4] où tu feras aussi tes preuves pendant quelques temps. La construction de la centrale qui débute en 1928 est le gagne-pain de beaucoup de familles de la région et permettra une navigation fluviale des Pays-Bas jusqu'à Bâle. Lors de sa mise en service en 1932, beaucoup d'ouvriers doivent alors se réorienter vers une autre carrière. Quelques échos dans notre famille laissent penser que ton père montant en grade passe de maçon à conducteur de travaux. Pendant ce temps, tu deviens adolescent, jeune homme toujours de bonne humeur, serviable et joyeux. Tous ces charmes ne laissent pas insensible celle qui deviendra ton grand amour. Le 27 février 1933 alors que tu n'as que 19 ans, tu épouses Maria qui en a juste 22 et fais la

connaissance de Marcel seulement âgé de trois ans. Maria et toi travaillez dans une tréfilerie suisse, usine dont les machines dites à tréfiler réduisant un fil de métal par traction mécanique pour en faire des bobines, obligent les ouvriers à s'atteler à la tâche douze heures par jour et six jours sur sept. Devant l'exemple donné par vos deux familles, vous ne ménagez pas vos peines afin de vivre au mieux dans ce monde déjà bien difficile et instable. Au fil des jours, tu viens par ta bonté apaiser les douleurs de Maria et lui redonner confiance en la vie. Elle trouve auprès de toi la solidité et la paix dont elle a besoin mais aussi l'homme qui par amour pour elle accepte à bras ouverts ce petit garçon d'une première union. Premier amour ou première passion dont elle porta longtemps le fardeau sur ses fragiles épaules. Avant toi, son cœur avait chaviré pour Alphonse qu'elle avait tant aimé et auprès duquel elle avait rêvé faire sa vie. Mais n'étant pas d'une classe sociale élevée contrairement à lui qui lui promit ce bel amour, les parents du jeune garçon refusèrent catégoriquement d'accueillir cette simple

fille dont leur fils était pourtant éperdument amoureux. Alors qu'elle portait la vie, les futurs parents firent ensemble des projets d'avenir. Malheureusement, toute leur passion ne suffit pas à faire entendre raison aux parents d'Alphonse qui mirent alors un ultimatum au jeune homme l'obligeant sans aucune pitié à oublier définitivement cette fille facile et le fruit de leur amour qui vit le jour quelques mois plus tard. Un soir, désespéré, Alphonse donna alors rendez-vous à Maria afin de lui faire ses adieux. Bouleversée, hésitante, désemparée, sur les conseils de sa famille elle ne se rendit pas sur place. Son innocence et sa jeunesse l'empêchaient alors d'imaginer la tragédie dont elle pourrait être victime mais sa famille elle, tel un mauvais présage sentait le danger à venir et ne fut même guère surprise lorsque la nouvelle tomba. Alphonse s'était bien rendu sur les lieux et le fusil que l'on retrouva auprès de son corps exprima à lui seul toute la détresse de ces jeunes amoureux. Ne pouvant pas vivre avec elle mais ne pouvant imaginer une séparation, tout porte à croire qu'il aurait scellé leur

amour dans le sang, désirant emporter avec lui Maria et leur enfant dans ce dernier geste de désolation marqué par le chagrin. Pour elle, restée seule, les semaines et les années qui suivirent furent très probablement emplies de culpabilité, de questions, de regrets et de honte. Tout ceci ne fut qu'incompréhension pour tous. Les parents d'Alphonse avaient vu juste. Maria n'était pas de la même classe sociale, n'avait pas les mêmes moyens, ni la même humanité. Ses parents, Eugénie et Joseph malgré leur peu de revenus, déjà à la tête d'une famille nombreuse, comptaient parmi leurs enfants, autre que Robert, Eugénie ; qui portant le même prénom que sa mère fut depuis toujours surnommée Nine et Maria ; une fratrie supplémentaire de trois enfants. Jany et René, appelés autrefois « sœur et frère de lait ». Ces derniers, un peu plus jeunes étaient alors très proches des enfants Ginder. Leur sœur ainée, dont le prénom échappe à la mémoire de ma mère avait eu, elle, le temps de construire sa vie, loin de leurs parents biologiques, mais Jany et René ne pouvant pas, certainement pour des raisons valables et

dramatiques, être élevés par leurs propres parents, avaient été recueillis par leur nouvelle famille et entièrement considérés alors comme leurs propres enfants. Joseph et Eugénie furent pour eux les seules personnes méritant le nom de Papa et Maman. La comparaison de bonté et d'intelligence entre la famille de Maria et celle d'Alphonse, hors situation économique, ne faisait donc aucun doute, ils n'avaient pas les mêmes valeurs. Chez les Ginder, ce bébé à venir, bien qu'inattendu et orphelin de père, ne serait pas abandonné. Bien que soutenue par sa famille, ne pouvant porter officiellement le deuil, Maria se retrouvait seule avec son fils Marcel, cet enfant illégitime, ce boulet aux yeux de cette société qui n'osait pas encore reconnaître que des adolescents pouvaient aussi s'aimer d'amour sincère.

Auprès de toi, Maria peut désormais tirer un trait sur ce passé, ayant maintenant l'image de cette famille dont elle rêvait depuis longtemps. Un homme attentif et fidèle sachant par sa gentillesse prendre soin d'elle et de son enfant, un père pour ce petit Marcel qui prend désormais, aux yeux de la

loi et de tous la place de fils aîné et bientôt de grand frère. Lorsque le 7 août 1933, six mois après votre mariage, mon père vient au monde, Maria et toi prenez une belle revanche sur la vie, bien décidés à tout faire pour le bien de votre famille. Marcel et Angelo, deux frères qui traverseront les époques et transmettrons à leur tour ce que vous leur avez appris : des valeurs de droiture, d'honnêteté, de respect et l'importance du travail, sur le modèle de tes propres parents. Eux, qui pour le bien de vous tous sont prêts à renoncer à leur nationalité italienne et pour l'assimilation de leur famille dans ce pays d'accueil demandent pour tous la nationalité française. Accordée en 1938, un an avant la seconde guerre tu deviens Français. Votre vie de jeune couple est tellement difficile et votre envie d'en profiter tellement ancrée en vous, que vous appréciez tout ce qui peut apporter un peu de bonheur à vos journées. Plusieurs décennies plus tard, un petit détail mais d'une grande importance pour vous, souvent raconté par Maria revient à la mémoire de ma maman Claudette : votre plaisir à manger des

frites…le dimanche… jour spécial où l'on marquait le coup, véritable réconfort après une semaine de dur labeur !

Mais l'histoire du monde est en train de changer. Dès le début des hostilités, la population alsacienne vit dans l'incertitude. À quelques kilomètres de la frontière, les Forces Françaises et la Wehrmacht Allemande restent sur leurs positions. En Septembre, l'offensive de la Sarre est engagée. Le 15 novembre 1939, tu es mobilisé et dois maintenant défendre cette terre d'asile qui est désormais entièrement dans ton cœur.

Famille Gésiot

Antonia et Alessandro